

Clélia et Éric Zernik

## L'attrait des cafés

Yellow Now



Côté cinéma / Motifs



Marcel  
Carné,  
*Les  
Tricheurs.*

## LES REPRÉSENTATIONS CINÉMATOGRAPHIQUES DU CAFÉ Trois versions

[...]

LE CAFÉ DE SAINT-GERMAIN  
*Les Tricheurs* de Marcel Carné

Voici pour commencer les cafés de Saint-Germain qui occupent la narration des *Tricheurs* de Marcel Carné. Soit dit en passant, « cafés de Saint-Germain-des-Prés », en 1958, date de sortie du film, c'est déjà en soi un stéréotype, au même titre que le café de la Marine sur le vieux port de Marseille pour les spectateurs de la trilogie de Pagnol. Le « café de Saint-Germain-des-Prés » représente tout un programme, un raccourci pour désigner un courant de pensée, une manière d'exister, que l'on appelle justement « l'existentialisme », ainsi qu'une certaine faune : les jeunes bourgeois en rupture de ban avec leurs familles. Le *Flore*, les *Deux Magots* sont les enseignes, des sortes de « marques » qui signalent au spectateur (même à l'étranger ou au provincial qui n'a jamais mis les pieds au Quartier Latin) de quoi il retourne. C'est toute cette faune de la jeunesse (désespérée, comme il se doit) de Saint-Germain-des-Prés que Carné a voulu mettre en scène dans

les *Tricheurs*. À l'époque du tournage, Carné a déjà une œuvre abondante derrière lui. Et pourtant, lui qui restera un représentant du classicisme poético-réaliste, le voilà qui s'aventure sur un terrain qui sera bientôt occupé par les enfants terribles de la Nouvelle Vague. De part et d'autre de la frontière qui sépare les deux styles cinématographiques, ce sont les mêmes lieux, les mêmes cafés que l'on rencontre, et parfois presque les mêmes plans. Et pourtant que de différences !

Le parti pris de Carné transparait dès les premières minutes du film. La première séquence des *Tricheurs*, sur laquelle défile le générique, donne immédiatement le ton. On se trouve rue Soufflot, à deux pas de la Sorbonne, un jour de proclamation des résultats d'examens. Au fond se dresse le Panthéon ; de profil on aperçoit un café et sa terrasse, spécimen particulier de ceux que fréquentent assidument les étudiants. Tout est à sa place comme dans un dépliant touristique qui offrirait l'image typique et éternelle du Quartier Latin. La chaussée est arpentée par des jeunes gens en tenue estivale. Curieusement, pas un seul de ces figurants n'a plus de vingt-cinq ans, comme si le metteur en scène avait à cœur d'annoncer sans ambiguïté la couleur : ce sera un film sur la jeunesse !

Deuxième plan : un groupe de trois garçons et une jeune fille font irruption dans le café. Manifestement, ils sont excités par le printemps et par l'annonce des résultats. On les sent turbulents, heureux d'en découdre avec le vieux monde. Leur sortie hors du cadre laisse apparaître en gros plan la partie supérieure d'un jukebox dont le bras sélectionne un 45 tours. Une musique de jazz sort de l'ap-

pareil. Celui-ci est encadré par deux jeunes gens que tout signale à la risée du spectateur de bon sens (celui pour qui et par qui prennent sens les moindre détails du film). À demi penchés sur le jukebox, ils affectent des airs pénétrés. Tirant de longues bouffées de leurs gauloises, les yeux mi-clos, ils sur-jouent l'intellectualité rebelle et la bohème douloureuse mais sans concession. Passe alors un garçon de café que la caméra suit en un bref travelling avant de s'arrêter sur une cabine téléphonique au fond de la salle. On y aperçoit Bob<sup>10</sup>, un jeune homme bien habillé, cravaté, qui se révélera être l'un des deux protagonistes principaux. On comprend qu'il vient d'annoncer son succès à l'examen de droit à son père. À l'autre bout de la ligne, on entend celui-ci féliciter son fils tout en l'enjoignant de ne pas retomber dans ses mauvaises fréquentations et de se plier enfin à ce qui doit être le destin d'un fils de bonne famille bourgeoise. Le jeune étudiant affiche une mine triste et décomposée ; sortant de la cabine, on le voit lancer des coups d'œil mélancoliques aux couples qui occupent les banquettes autour de lui. Malgré l'insistance d'un ami, il refuse de se mêler à la fête qui se prépare. Et le voilà, face caméra, entamant le sombre récit des mois qui précèdent. Toute la suite du film sera occupée par un long flash-back qui évoque les tricheries avec l'amour d'une jeunesse corrompue par les sophismes d'une philosophie du désespoir et qui, au nom de la liberté, se refuse à tout engagement affectif.

[...]

## LE CAFÉ DEVINCENNES

*Bande à part* de Jean-Luc Godard

[...]

La poésie commence, disait Sartre, lorsque cessant de renvoyer directement à leur signification, les mots attirent l'attention sur eux-mêmes, se densifient afin d'exhiber leur rythme et leur face sonore. Il en va de même dans un certain cinéma qui, loin d'effacer la mise en scène, l'exhibe au contraire sans chercher à se régler sur la logique du sens. La composition des images et surtout leur combinaison dans une séquence, justement parce qu'elles ne suivent pas la logique du récit, font porter l'attention sur le seul langage cinématographique. Le café est un de ces lieux qui font varier à l'infini les combinaisons possibles, et c'est justement pourquoi il attire tant les cinéastes comme Godard. Dans un café, l'occupation du client, que ce soit la simple lecture du journal ou, comme ici, la préparation d'un cambriolage, est constamment déviée et hachée par de micro-spectacles en apparence gratuits qui attirent l'attention ; loin de les neutraliser, le metteur en scène en rajoute, brouillant à chaque fois un peu plus le dessin du récit.

Or, à travers ces combinaisons apparemment aléatoires qu'offre le café, le montage s'impose à l'attention. On a par exemple la scène de maquillage qui vient interrompre les discussions entre les trois jeunes gens. Odile s'est rendue aux toilettes. Là une jeune fille, qu'Odile



Jean-Luc  
Godard,  
*Bande  
à part.*

salue, (apparemment elles se connaissent, mais on n'en saura pas plus), se refait le contour des yeux devant le miroir du lavabo, tout en lisant à haute voix l'article d'un magazine étalé devant elle et qui porte le titre éloquent « Gardez vos yeux d'enfants ». (Ce pourrait être le slogan d'un cinéaste !) Elle articule lentement la phrase : « Ce n'est pas seulement pour être belle, c'est aussi pour être heureuse qu'il faut soigner ses yeux. » Manifestement cette séquence est un collage ; le moins qu'on puisse dire c'est qu'elle ne fait pas avancer l'action. Mais justement Godard aime les collages, tout comme il aime les magazines, pour leur mise en page, qui juxtapose textes et photos, joue sur la police et la taille des caractères, produisant un espace d'incrustation, à rebours du tableau unifié par le sens. Dès lors qu'elle est exhibée, hors de toute logique représentative, la rhétorique de la mise en scène devient un élément à part entière du spectacle cinématographique, tout comme les caractères d'imprimerie sur une affiche ou sur la page d'un magazine valent aussi par leur simple graphie et par leur composition, participant à l'ensemble en tant qu'éléments visuels et pas seulement par le sens qu'ils véhiculent.

[...]

## TABLE DES MATIÈRES

### Introduction / Le café introuvable

Le café, le restaurant et le bar / Question d'ambiance

### Le café face à la représentation

Le représentation théâtrale / Le café : une *pauvre* représentation / le café de Baudelaire

### Les représentations cinématographiques du café / Trois versions

Le café de Saint-Germain (*Les Tricheurs* de Marcel Carné) / Le café de Vincennes (*Bande à part* de Jean-Luc Godard) / Le café-cinéma (*Baisers volés* de François Truffaut)

### La représentation fracassée / Le café-restaurant dans *Les Oiseaux* d'Alfred Hitchcock

L'organisation de l'espace / Le chœur / L'œil fasciné / Le repaire du diable

### Café-Philo

Vacillement des apparences et réflexivité des miroirs / Philosophie de comptoir et vérité des clichés / Le café comme réserve de sentimentalité / De la tasse de café aux galaxies. ici et ailleurs

### Lieux de rencontre

Abstractions / *Paris* de Raymond Depardon / Le vacillement des rencontres / Le temps sans cible, le temps sensible (Le café à 14 heures dans *L'Amour l'après-midi* d'Éric Rohmer) / L'impondérable et l'entre-deux / Rêveries sensuelles dans le café / Le cinéma au café

### Épilogue. Le café spectral

Le Mahieu dans *La Maman et la Putain* de Jean Eustache / L'image et le son : une matière qui rend l'âme / La brèche

### Notes